

Bénie
soit Sixtine

Maylis Adhémar

Bénie
soit Sixtine



© Éditions Julliard, Paris, 2020.

© À vue d'œil, 2021, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0460-1

ISSN : 2555-7548

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

www.facebook.com/editionsavuedoeil

À Joan

Sauveterre-de-Rouergue, décembre 2014

Mon Père, je m'abandonne à vous.

*Je m'abandonne,
à ma propre décision.*

Mon choix.

*Seigneur, j'ai prié des heures durant à
genoux,
même quand mon corps se refusait à le
faire.*

J'ai confessé mes fautes.

J'ai suivi vos enseignements.

*J'ai récité des chapelets,
chaque dimanche. Des rosaires aussi.*

Je me suis abandonnée.

*Seigneur, j'ai souffert en sacrifice pour les
fautes des pécheurs.*

*Ces fautes qui offensent votre Sacré-Cœur.
J'ai tout offert.
J'ai fait pénitence.
Vous ne m'avez pas abandonnée.
Moi, la femme seule, faible, soumise à la
tentation.
La mère solitaire.
À chaque cri d'Adam, dans les nuits
d'infortune, dans les sourires du monde au
creux du transat brûlant de l'été.
Dans ses premiers pas hésitants.
Vous étiez là.
Vous ne m'avez pas abandonnée.*

Tu ne m'as pas abandonnée.

*Malgré ma désobéissance, mon infidélité,
ma fuite.
Tu étais là.
Ce sera ce soir.
Ce soir je trouverai la force.
Renoncer au péché mortel
ou croire en ma propre vérité.
Ce sera mon choix,
mon abandon.*

Et tu seras là, je le sais.

Je n'ai pas peur.

Pas peur de toi.

*Je suis cette femme qui vient de passer
dix-huit mois avec Adam.*

1

« Multipliez-vous ! »

Les Sorinières, avril 2012

Ils se pressent. Qui atteindra en premier les quatrième et cinquième rangs ? Qui pourra s'afficher juste derrière les rangées d'honneur, où trônent parents si fiers, grands-parents bien droits, cousins très chics et neveux à bouilles d'anges ? Ils sont au moins deux cents à jouer très poliment des coudes dans la chapelle de La Maillardière. Un genou à terre, un grand signe de croix face à l'autel, et vite, des centaines de paires d'yeux se mettent en quête de la meilleure place. On évite de se cogner le nez au large chapeau d'une élégante à talons. On furète, on cherche des yeux une connaissance, un prince au crâne ras et à la jaquette parsemée de décorations militaires. Vite, plus vite. Déjà la musique est là, déjà Hugo entre dans la chapelle au bras de sa mère, une femme en gris au sourire passif et tendre.

On sait qu'il vaut mieux être bien placé, le spectacle va durer au moins deux heures. Puis elle apparaît, Marie-Sophie accompagnée de huit enfants d'honneur tout de blanc et vichy bleu ciel vêtus. Chignon sobre, voile extralong, sourire pudique, teint clair et regard pâle sans maquillage, la jeune mariée prend le bras gauche de son père, un colonel, tête haute et nuque raide, réalisant à cet instant son rêve et son devoir. Devenir l'épouse. Devant l'autel, Hugo l'accueille dans une queue-de-pie noire, sobre, dans laquelle il semble flotter, corps trop maigre pour le costume. Les chapeaux des invitées forment un arc-en-ciel sous la nef. Pas un couvre-chef ne vient gâcher le délicieux tableau. La cérémonie est très réussie. Rite tridentin, flamboyante liturgie, en latin, propre aux catholiques romains depuis le ^{xvi}^e siècle, devenue si rare, duo de prêtres en chasuble d'or. On claironne des chants, les poitrines se gonflent et les narines respirent l'odeur sacrée des bouquets de fleurs, des lys opale montés avec de la ficelle couleur paille sur les bancs. Arrivent l'échange des alliances, l'*Ave Maria*, la consécration des époux à la Vierge, à genoux

face à la statue de Marie l'Immaculée, la prière pour la France : « Dieu tout-puissant et éternel, qui a établi l'empire des Francs pour être dans le monde l'instrument de Vos Divines Volontés, le glaive et le bouclier de Votre Sainte Église... »

On se retrouve pour un cocktail au champagne sur le perron d'un petit château au bord de la Loire. Les pieux invités ont la gorge sèche. Sixtine boit posément. Un petit verre, deux, pas plus. Elle déteste l'ivresse et la connaît à peine. Le nouvel arrivé à la table « Bertrand Du Guesclin » l'attire bien davantage que la sainte boisson. Sixtine regarde le nom du retardataire sur le carton à gauche de son assiette : Pierre-Louis Sue de La Garde.

— Je suis un ami d'Hugo, de l'X, dit Pierre-Louis.

— Sixtine Duchamp, nous chantons dans la même chorale à Rennes avec Marie-Sophie. Je crois que nous nous sommes déjà rencontrés.

— Et j'aurais oublié cela ?

— C'était il y a longtemps, j'étais enfant. Au camp d'été des Frères de la Croix.

— Alors *mea culpa* ! Je n'en ai pas manqué

beaucoup, lance le jeune homme en approchant la flamme de son briquet de sa cigarette.

— Duchamp ? reprend-il en fronçant les sourcils.

— Oui.

— Vous êtes de la famille de sœur Thérèse de Jésus ?

— Tout à fait, c'est ma sœur aînée.

Sixtine ne peut pas s'empêcher de regarder en coin la coupe militaire du jeune homme, élancé, solide, cheveux ras, nuque dégagée, le costume parfaitement taillé, bleu marine, les boutons à fleur de lys et le nœud papillon rouge-bordeaux. Après le bénédicité, on passe à table.

Autour des assiettes de saumon en papillote les échanges sont cordiaux, ponctués de parenthèses, les discours des pères, celui de Marie-Sophie, ravi de l'union des familles et de la descendance à venir, puis le paternel d'Hugo qui remercie l'assistance et se réjouit d'accueillir dans sa famille une aussi charmante belle-fille. La table du Guesclin est sympathique : ils ont tous entre vingt et trente ans, leur principal

point commun est leur statut de célibataire. Dès le second rock, Pierre-Louis se tourne vers Sixtine. Ils dansent ensemble le temps de trois chansons. Le polytechnicien apprécie sa partenaire de piste, souple, sans en faire trop, se laissant guider, gracieuse, souriante. Humblement, elle lui a déjà dit qu'elle étudiait l'histoire de l'art à l'Institut catholique de Rennes. Il lui a longuement raconté comment, après trois ans à Paris dans le privé, il avait récemment monté son entreprise de conseil en technologies de l'information, avec un camarade de promo *au profil complémentaire*. Ils n'ont pas besoin d'en savoir plus l'un sur l'autre ; sur la piste encombrée de corps agiles leurs pas s'accordent à merveille. À un serveur en veston, Pierre-Louis demande une coupe de champagne pour la danseuse. Le meneur de ballet se sert un double whisky. Elle le trouve sûr de lui, rigoureux, séduisant, fier, direct, une personne de confiance. Un regard franc, comme ces hommes sur les images pieuses de l'autel familial, des visages de saints militaires. C'est cela. Pierre-Louis a le regard courageux de ces soldats de Dieu, virils mystiques aux pieds

desquels Muriel, la mère de Sixtine, déverse tant de prières.

Sixtine n'a pas à attendre longtemps. Trois jours plus tard, Pierre-Louis Sue de La Garde l'invite dans un bon restaurant de Rennes, puis à un concert de musique classique. Enfin, le premier week-end de mai, elle accepte une invitation à une journée champêtre chez des amis de Pierre-Louis, à côté de Brest, la jeune sœur de ce dernier, Élisabeth, faisant office de chaperon, avec la bénédiction de Muriel et Bruno Duchamp, ses parents. Là, au cours d'une balade sur la côte déchiquetée, les lèvres du polytechnicien effleurent celles de Sixtine. Un baiser confiant, bouche sur bouche. Le surlendemain, de son costume de ville bleu marine, Pierre-Louis sort une boîte, dévoile une bague de fiançailles en or, sertie d'une améthyste. Il déclare vouloir cinq ou six enfants, précise que son entreprise marche du tonnerre, Sixtine peut arrêter là ses études, pas la peine de s'embêter à chercher un travail, elle aura fort à faire avec les héritiers Sue de La Garde. Ils arriveront bientôt et occuperont tout son temps.